

*rochetto*, tel que je me trouvais, j'aidai la servante à faire le lit de Sa Sainteté et à préparer la table pour le souper, qui fut très frugal. Le Saint Père, que je servais, daigna m'admettre à sa table. Pendant le souper, comme j'avais fait pendant tout le jour de ce voyage, je tâchais de soutenir l'esprit du Pape et d'être ce ministre fidèle qui, selon les paroles de l'Esprit-Saint, semblable au froid de la neige pendant la saison de la moisson, tient en repos l'esprit de son maître. *Sicut frigit nivis, in die messis, ita legatus fidelis ei qui misis eum, animam ipsius requiescere facit.* (Prov., cap. xxv, v. 13.) Malgré les funestes et lugubres idées sur l'avenir qui se présentaient à mon imagination, le Seigneur me conserva la gaieté d'esprit et ma naturelle inclination à la plansanterie, de manière que le soir même, à peine arrivés à Radicofani, le général Radet me remercia en me disant qu'il avait entendu souvent le Pape rire de mes discours.

C'est à Radicofani que Radet reçut l'ordre pressant de transférer le Pape à la Chartreuse de Florence. Dans ce même village Pie VII eut la consolation de revoir une partie de sa suite; c'étaient Monsignor Doria, son maître de chambre; Jean Soglia, son chapelain, avec le chirurgien Ceccarini et quelques domestiques.

On repartit de Radicofani vers 6 heures du soir. A peu de distance, le peuple s'était assemblé, car il ne lui avait pas été permis de s'approcher de l'auberge. Le général Radet fit arrêter la voiture et permit que tous s'approchassent pour recevoir la bénédiction du Pape. Plusieurs eurent aussi la permission de lui baiser la main. On ne peut exprimer la ferveur et la dévotion de ce bon peuple; elles excitaient vraiment la tendresse.

J'en dois dire autant de toutes les populations de la Toscane au milieu desquelles nous avons passé. On voyagea toute la nuit, et le 8, vers l'aube du jour, nous arrivâmes aux portes de Sienne. Nous trouvâmes les chevaux de poste hors de la ville, avec une forte escorte de gendarmes.

Après un repos de quelques heures dans le village de Poggibonzi, à 5 lieues de Sienne, on repartit à 3 heures après midi pour Florence, au milieu d'un peuple immense qui s'était amassé, en demandant à haute voix, avec des signes extraordinaires de ferveur, la bénédiction apostolique. Mais à peu de distance de l'auberge, par l'inadvertance et l'impéritie des postillons qui, en courant très vite, comme l'ordonnait Radet, ne firent pas attention à un lieu très élevé et y laissèrent passer une des roues, la voiture versa avec une grande impétuosité. La roue se rompit, la caisse roula au milieu du chemin, le Saint-Père engagé dessous et moi sur lui. Nous restâmes peu de temps dans cette situation. Une foule innombrable de peuple criant : *Santo Padre! Saint Père!* releva en un moment

la caisse, pendant qu'un gendarme ouvrait les portières qui étaient encore fermées à clé. Leurs camarades, la pâleur sur le front et le sabre à la main, cherchaient à éloigner le peuple qui, enflammé de colère, criait contre eux : « *Cani! cani! Chiens! chiens!* »

Le Pape sortit, porté par les bras de ce bon peuple qui s'était amassé autour de sa personne; les uns se prosternaient devant lui; d'autres lui baisaient les pieds, tous voulaient par respect toucher ses habits, et lui, souriant, les bénissait avec effusion.

Une pauvre voiture qui avait amené Monsignor Doria fut utilisée et l'on continua le voyage jusqu'à la Chartreuse, où l'on arriva à la nuit.

Un certain Lecrosnier, colonel de gendarmerie, et Piamonti commissaire de police, reçurent l'auguste prisonnier et ne permirent qu'au seul prieur de la Chartreuse de venir saluer le Pape. Celui-ci était accablé par la fatigue du voyage et demanda à se retirer. Alors des gendarmes le conduisirent dans cette même chambre où, dix ans auparavant, le Directoire avait enfermé l'immortel Pie VI.

A peine le Pape et son compagnon de voyage goûtaient-ils depuis quelques heures un repos nécessaire qu'un colonel arriva, envoyé par la sœur de Napoléon, Elisa Bacciocchi, gouvernante de Toscane, sous le titre de Grande Duchesse. Il amenait un carrosse et déclara qu'il avait des ordres pressants et qu'il fallait réveiller le Pape et le faire partir sans retard.

Je fus étourdi à cette nouvelle, continue le cardinal Pacca, et agité de mille pensées. Je me levai à la hâte, et, me rendant à l'appartement du Saint-Père, je rencontrai l'officier qui y était venu (il s'appelait Mariotti) et des gendarmes. Ils me confirmèrent ce qui m'avait été dit et ils ajoutèrent, de plus, que je ne devais pas accompagner Sa Sainteté, mais que je la rejoindrais à Alexandrie, où me conduirait par Bologne un officier de gendarmerie. L'intimation de cette séparation me fit pronostiquer sur-le-champ ce qui arriva par la suite. Mais ce pronostic m'affligeait moins que l'idée d'abandonner le Pape dans les mains de militaires inconnus, sans savoir s'ils laisseraient en sa compagnie ou à sa suite quelque personne qui pût lui donner assistance. Alors je passai dans l'appartement du Saint-Père; je le trouvai singulièrement abattu. Sa figure était comme d'une couleur verte, avec tous les signes d'un homme plongé dans la plus profonde douleur. Aussitôt qu'il me vit, il me dit : « Nous Nous apercevons que ceux-ci,

avec toutes ces fatigues, cherchent à Nous faire mourir, et Nous prévoyons que Nous ne pourrions pas longtemps soutenir une telle vie. »

Le 9 juillet, le Pape fut contraint de remonter en voiture, et le cortège, toujours escorté par les gendarmes, se dirigea sur Alexandrie. Le voyage dura six jours et nous n'en relaterons que deux épisodes racontés par Artaud. Ils montrent l'attachement des populations pour le Saint-Père et l'état de surexcitation des esprits.

Une des premières journées, des paysans s'étaient rassemblés autour de la voiture et demandaient la bénédiction; le commandant se vit obligé de s'arrêter et de permettre au Saint-Père de les bénir. Immédiatement après cette courte et touchante action, le Pape supplia l'un de ceux qui étaient encore à genoux de lui apporter un peu d'eau fraîche : la foule se leva à la fois; les uns coururent aux chevaux pour les arrêter, les autres se mirent en avant des gendarmes, un grand nombre se précipita dans les cabanes en proférant des cris d'empressement et de joie. On offrit à Sa Sainteté toutes sortes de rafraîchissements. Il fallut en prendre de toutes les mains qui en présentèrent, ou au moins toucher tout ce qu'on n'acceptait pas. Chacun criait : « Moi, moi, Très Saint Père, encore moi! — De tous », répondait notre pieux Pontife le visage baigné de larmes. En jetant dans la voiture les plus beaux fruits, un des paysans, par ces deux seuls mots énergiques et terribles (*Vuole? dica! Voulez-vous.....? dites!*), proposa au Pape de repousser les soldats et de le délivrer; le Pape, avec un véritable accent de tendresse, de supplications et de prières, demanda qu'on ne fit aucun acte de résistance, et il se livra de nouveau à son gardien, qui se remit en route dans la direction de Gènes. Un peu plus loin, le Pape se trouva séparé de ses bagages et accablé par la chaleur; il demanda à emprunter une chemise quelconque. Un paysan lui en offrit une sur-le-champ; puis, en baisant avec transport la main qui le bénissait, il détacha de la manche du Pape une épingle qu'il emporta comme un riche gage de ce prêt.

Le Pape fut reçu à Alexandrie au palais Castellani et y demeura trois jours seulement.

A Mondovi, l'empressement de la population prit un caractère plus solennel encore. Des religieux vinrent en procession au-devant du Pape et l'escortèrent, sans que les geôliers osassent les éloigner. Au reste, plus on approchait de la France, plus l'en-

thousiasme et la compassion des peuples allaient croissant. En toute la Savoie, ce fut une ovation perpétuelle. Enfin, on arriva à Grenoble, où les deux puissances que Napoléon poursuivait alors avec tant d'injustice allaient se rencontrer, l'Espagne et le Saint-Siège. La vaillante garnison de Saragosse était prisonnière à Grenoble. Quand on annonça l'arrivée de Pie VII, rien ne put arrêter ces nobles enfants de l'Espagne. La garnison tout entière se porta au-devant du cortège, et sitôt que le Pape parut, elle tomba à genoux comme un seul homme. C'était le 21 juillet 1809.

M. Gérard, conseiller de préfecture et faisant fonction de préfet de l'Isère, reçut le Pape avec respect, mais sépara de lui le cardinal Pacca. La foule qui venait voir le Pape prisonnier était telle qu'il fallut choisir un jardin spacieux où l'on put admettre les personnes avides de recevoir la bénédiction du Saint-Père.

L'évêque de Grenoble seul fut exclus et ne parvint pas, pendant les dix jours que Pie VII dut passer à Grenoble, à le saluer une seule fois. Disons à la louange du cardinal Fesch que, sitôt qu'il eut appris l'arrivée à Grenoble du Pontife, il lui envoya ses deux vicaires généraux porteurs de divers présents et de traites pour plus de 100 000 francs.

Mais soudain arriva l'ordre de diriger le Pape sur Valence et pour une destination qui serait révélée ultérieurement. Le colonel Boissard, qui avait remplacé le général Radet, partit donc pour Valence, où le prisonnier n'eut même pas la consolation de visiter le monument élevé à la mémoire de Pie VI. Puis on se dirigea vers Avignon, l'ancienne ville des Papes.

On peut dire que la ville tout entière, sans distinction d'âge et de rang, accourut autour de la voiture arrêtée sur une place. Cette multitude saluait avec des cris de joie : quelques dames et quelques personnes du premier rang achetèrent à prix d'or la faculté de parvenir jusqu'auprès des portières. Boissard ordonna aux soldats d'écartier tous ces importuns. Les soldats, en trop petit nombre,

ne pouvaient faire usage de leurs armes. Le commandant, apprenant que la population accourait par la route de Carpentras, et que de tous les rivages du Rhône languedocien les villages se précipitaient en torrents comme à une croisade, ordonna de fermer les portes de la ville. Déjà, il s'était établi des pourparlers entre la suite du Pape et la multitude. Un homme, d'un aspect noble

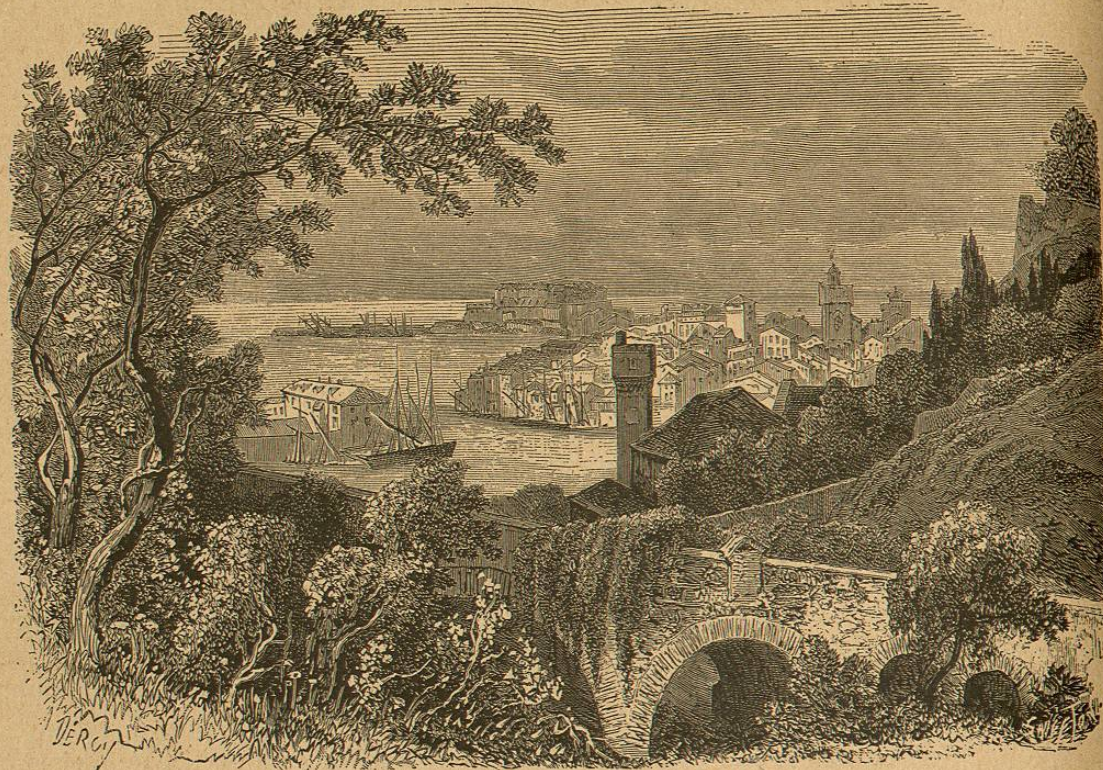
et vêtu élégamment, s'approcha de M. Moiraghi et lui dit :

« Monsieur, est-il vrai que le Pape a excommunié Napoléon ? »

— Monsieur, reprit Moiraghi, je ne puis vous répondre.

— C'est assez, ajouta l'interlocuteur, c'est assez pour moi. »

A Aix, où le cortège passa ensuite, ce fut



VUE DE SAVONE

le même spectacle; mais à Nice, la scène fut plus grandiose encore. Quand Pie VII, près du pont du Var, descendit de voiture, il vit de l'autre côté du fleuve une foule immense où les situations étaient distinctes; les prêtres étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux, les nobles portaient leurs décorations; 10 000 personnes étaient à genoux sans proférer une parole. Le Pontife, devenu plus fort devant un si éclatant hommage, avança seul, en retenant ses gardes en arrière, d'un signe qui ne semblait pas être celui d'un prisonnier.

En face du pont, il vit la religieuse reine

d'Étrurie à genoux entre ses deux enfants. « Quels temps différents! dit la reine. — Tout n'est pas amertume, répondit le Saint-Père; nous ne sommes, ô ma fille, ni à Florence ni à Rome; mais, voyez ce peuple; écoutez actuellement ces transports. »

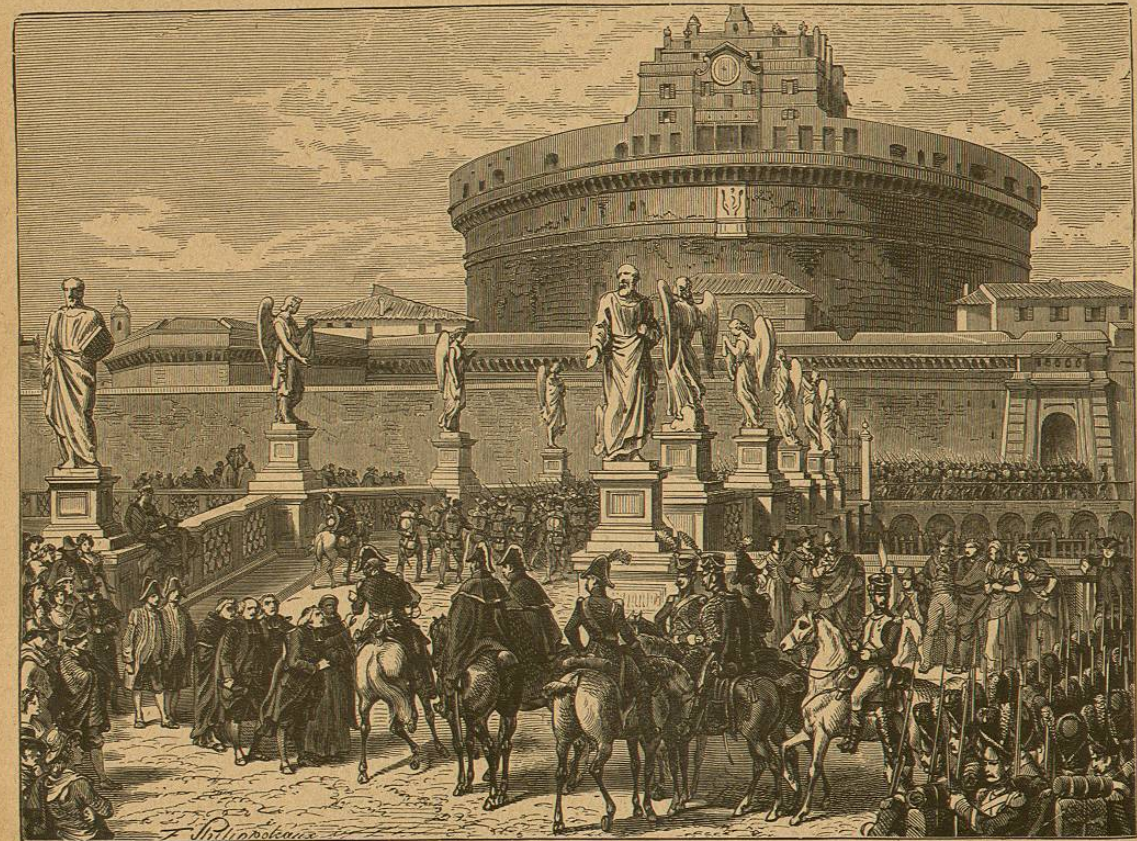
Le Pape remonta en voiture.

Les rues de Nice avaient été semées de fleurs. Pendant le temps du séjour du Pape, elle fut illuminée tous les soirs. Boisard comprit bien qu'il ne conduisait pas en ce moment un prisonnier d'État; il lui laissa la liberté de voir les ecclésiastiques

et les habitants qui se présentèrent. La nuit, on chantait en musique les hymnes sacrés autour de la maison du Pape. Le commandant se préparant à suivre une route moins fréquentée à travers les montagnes, une dame eut l'ingénieuse idée d'envoyer illuminer la route pour le soir et de faire attacher des lampions à tous les arbres. Cet exemple donné fut suivi le long de la cor-

niche du Ponent, par ordre de toutes les personnes pieuses et même des autorités municipales.

Enfin, tandis que Napoléon continuait encore ses triomphes, sa victime traversait les Alpes. Le 16 août 1809, Pie VII entra à Savone, il devait y rester jusqu'au 19 juin 1812. Son lamentable et fatigant voyage avait duré quarante et un jours (1).



OCCUPATION DE ROME

XV. PRISON DE SAVONE — M. DE CHABROL — CÉSAR BERTHIER — MGR MAGGIOLI, ÉVÊQUE DE SAVONE — TOURMENTS DE NAPOLÉON — SON DIVORCE ET SON MARIAGE AVEC MARIE-LOUISE D'AUTRICHE — A ROME MIOLLIS S'EMPRE DE L'ANNEAU DU PÊCHEUR ET REPREND LA TIARE DONNÉE PAR NAPOLÉON

Ici, nous perdons notre guide, le cardinal Pacca, qui, par un raffinement de cruauté, avait été séparé de son vénérable compagnon et envoyé à Fénestrelle. A son défaut, nous allons suivre, outre le récit d'Artaud

de Montor, le livre très intéressant de M. Chotard, doyen de la Faculté des lettres de Clermont, qui a particulièrement étudié cette période (2).

(1) Au dernier moment, on avait séparé de Pie VII, son fidèle compagnon et conseiller le cardinal Pacca, qu'un ordre brutal envoyait à la forteresse de Fénestrelle, perchée sur un pic des Alpes, entre le Piémont et le Dauphiné. Le cardinal Pacca devait y rester trois ans et demi.

(2) *Le pape Pie VII à Savone*, d'après les minutes des lettres inédites du général Berthier au prince Borghèse et d'après les mémoires inédits de M. de Lebzeltner, conseiller d'ambassade autrichien, par H. CHOTARD. Paris, librairie Plon, 1887.

L'empereur, dit M. Chotard, voulait avoir le Pape à sa discrétion; et, ce qu'il n'avait pu obtenir par persuasion et par injonction, l'obtenir par contrainte. Il voulait désoler sa patience. Il l'espérait du moins; de là, les ordres rigoureux que nous avons annoncés. Le Pape, à Savone, put se croire un simple prêtre; tous les insignes de sa puissance avaient été enlevés; toutes ces images avaient disparu; tout était sans ornement autour de lui, et il pouvait se demander si c'était bien lui qui, naguère, dans la pompe traditionnelle du Vatican, dominait le monde chrétien et, posant sa main souveraine sur le globe terrestre, régnait partout où se dressait la croix catholique. Aucun conseiller ne lui restait, et, seul, il avait à décider de son sort, c'est-à-dire du sort de l'Église et de la religion. On le laissait même sans nouvelles; s'il en eut, ce ne fut que secrètement, souvent par hasard. Le monde s'était comme arrêté pour lui au jour de sa captivité; le présent n'existait pour ainsi dire pas, et il n'avait pour éclairer sa conscience que la lumière du passé. Il en était toujours au 5 juillet 1809, et sa pensée, dès lors, ne pouvait varier. Ce vieillard (il avait soixante-sept ans) s'enferma dans une sorte d'immobilité qui fut sa force. La liberté lui manquant, il n'avança pas d'un pas; il arrêta le temps et s'arrêta lui-même, attendant pour reprendre sa marche que la liberté lui fût rendue. (1)

Pie VII fut reçu à Savone par M. de Chabrol, préfet du département de Montenotte. Peu après, pour partager cette responsabilité et garder le prisonnier de Napoléon, arrivait à Savone le comte César Berthier, général de division, qui sut s'acquitter de sa délicate mission avec tact et intelligence. Avec Pie VII, il fut poli, mais il était inflexible dans son application à suivre la ligne de conduite que lui avait tracée Napoléon et que lui rappelait, d'ailleurs, le prince Borghèse, représentant ce dernier dans le Piémont. Chaque jour, un rapport partait de Savone pour Paris, et les moindres incidents s'y trouvaient relatés.

Quant au préfet, M. de Chabrol, dominé par Bompard, son secrétaire, lequel « ne valait pas grand'chose, » son attitude vis-à-vis du Pape fut parfois à peine polie.

Ajoutons avec M. Chotard que M. de Chabrol, qui n'était point sans valeur personnelle, comme sa carrière l'a bien prouvé,

(1) CHOTARD, *loc. cit.*, p. 8.

avait une idée très haute de sa position, de sa fortune politique. Il avait épousé la fille de l'ancien consul Lebrun, architrésorier de l'empire, qui fut, en 1810, chargé d'administrer la Hollande après l'abdication du roi Louis Bonaparte, et il avait conçu de ce mariage un grand contentement et de grandes espérances. Il se poussait auprès du Pape, et, bien qu'il ne triomphât pas de sa réserve, il le voyait tous les jours; il était importun et se faisait un devoir de cette importunité. (1)

A côté de ces deux personnages qui



PORTALIS

avaient avec le vénérable prisonnier des rapports journaliers, il s'en place un autre, l'évêque de Savone (2). M<sup>sr</sup> Maggioli avait

(1) CHOTARD, *loc. cit.*, p. 22.

(2) L'évêque de Savone était alors M<sup>sr</sup> Maggioli, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il était né à Gênes, le 8 décembre 1752. D'abord évêque de Sarzane, il fut transféré à Savone en 1804 (24 septembre). Les services qu'il rendit à Pie VII portèrent ombrage à Bonaparte, qui le manda à Paris quelque temps. Il mourut à Savone, le 19 janvier 1816.

Le 6 novembre 1897, nous recevions de l'honorable

cédé une partie de son palais au Vicaire de Jésus-Christ. Placé entre celui-ci, dont il était le subordonné, et Napoléon, dont il était le sujet, sa position était fort délicate, et bien qu'il eut déployé un tact exquis, il ne parvint pas toujours à contenter les deux puissances dont il relevait.

Mais, quittons pour un moment le vénérable prisonnier, et voyons brièvement ce qui se passait alors à Paris et à Rome.

A Paris, ou plutôt à Fontainebleau, où il était revenu le 26 octobre, Napoléon manda



JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS

près de lui quelques légistes dont il appréciait la compétence. A Portalis, il demanda de lui rédiger des rapports sur les affaires du

M. Philippe Mantero, secrétaire de l'évêque actuel de Savone, une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« La prison du pape Pie VII à Savone n'a pas été la forteresse, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais d'abord le palais du comte Égide Sanson, puis l'évêché. Dans le premier, il n'y a plus rien qui ait conservé le souvenir du prisonnier. Quant à l'évêché, on a retouché la façade, mais dans l'intérieur, on garde religieusement les chambres qu'on appelle l'appartement du Pape, et que visitent encore de pieux pèlerins. Ils se composent : 1<sup>o</sup> d'une salle dite du trône, aménagée par les dames de Savone; 2<sup>o</sup> de la chambre à coucher du Pape, où se trouvent le lit de Pie VII, un prie-Dieu, un crucifix en bois, un petit tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs, enfin un écrioire et plusieurs chaises. On montre encore aux visiteurs une loge d'où le Pontife assistait aux offices de la cathédrale, et une autre au fronton de l'édifice, d'où, chaque soir, Pie VII bénissait le peuple de la ville. Cette prison était très dure, comme on peut s'en convaincre par ces mots empruntés à la liturgie de notre Église, parlant de Pie VII : *Vitis omnibus penitus interclusis, ne Ecclesiam Dei regere possit, nullo similis persecutionis priscis annalibus exemplo.*

Saint-Siège et la réunion à l'empire français des États de l'Église. Un projet de sénatus-consulte devait être incessamment fourni au Sénat sur ce sujet. A M. de Champagny, il demanda de lui dresser une liste complète de toutes les excommunications prononcées par le Saint-Siège depuis les temps les plus anciens.

En même temps, il faisait rechercher s'il n'y avait pas d'exemple de Pape déposé par les empereurs et composer des ouvrages



MARIE-LOUISE D'AUTRICHE

sur les crimes des Papes et les calamités qu'ils avaient déchaînées dans le monde. C'est à cette même époque qu'il demanda d'envoyer au Sénat un autre projet tendant à autoriser le ministre des Cultes à trouver dans Paris un établissement convenable pour l'habitation du Saint-Père.

On voit par ces détails combien, malgré l'apparente indifférence qu'affichait le puissant empereur, le Pape et l'Église tenaient de place dans ses préoccupations.

Un autre projet caressé depuis longtemps allait aussi entrer dans la phase d'exécution : le divorce avec Joséphine de Beauharnais et son mariage avec une archiduchesse d'Autriche.

Ce sujet ne touchant qu'indirectement à la biographie de notre saint Pontife, nous ne ferons que le mentionner ici, tout en blâmant les décisions de l'officialité de Paris concernant ce divorce, et nous rappellerons la différence de conduite que